

Lucie et le reste de la colère de Dieu

Gérard Simonin

Copyright © 2024 Gérard Simonin
Tous droits réservés.
ISBN : 9798884441163

Le code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L 122 - 5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective et courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L.122-4). Cette représentation ou reproduction par quelques procédés que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

Ce roman est une fiction : « *Ni le réel tout court, ni l'imagination toute seule, mais l'imagination à partir du réel* ».

Albert camus

Toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé ne serait que pure coïncidence. L'auteur ne met ici en jeu ni ses sentiments personnels, ni ses passions.

À Christine

Mon étoile

*« Penser à Dieu, c'est désobéir à Dieu
Car Dieu a voulu que nous ne le connaissions pas.
Aussi, à nous, ne s'est-il pas montré »
Alberto Caeiro*

*Celui qui contrôle la peur des gens devient le maître de leur
âme.
Nicolas Machiavel*

*Il ne faut avoir aucun regret pour le passé, aucun remords
pour le présent, et une confiance inébranlable pour l'avenir.
Jean Jaurès*

1

Dinard, vendredi 25 novembre 2022

Légèrement courbée, elle cheminait à pas lents sur la contre-allée de la rue des Elfes. Au bout de son bras droit, un élégant petit sac à main en cuir brun avec un fermoir en bronze patiné. En bandoulière, sur sa poitrine, serré de la main gauche, un autre petit sac gris. Sans intérêt esthétique particulier. Sa tenue, soignée, portait tous les codes vestimentaires des personnes issues de lignées nobiliaires. Veste en tweed, chemisier de soie bleue boutonné jusqu'au cou, jupe droite coupée au-dessous du genou, bottines en cuir beige à talons modérés.

Venant de l'Ouest, de lourds nuages gris anthracite. Par intermittence d'abondantes gouttes. Lourdes, froides. Le ciel s'assombrissait. Les arbres aussi. Leurs branches dénudées et malingres cherchaient la voûte. Des feuilles sèches, recroquevillées, s'accrochaient, désespérées. Après l'effervescence de la saison touristique, les rues de la station balnéaire mouraient d'ennui.

À l'angle gauche du mur d'enceinte du cimetière, Étienne de la Ferrière vira. Devant elle, l'allée de l'Espace du Souvenir Français. Plus loin, l'entrée principale. La grande grille en fer forgé reliait deux porches de granite à ogives gothiques surmontées d'imposantes croix incrustées aux reflets dorés.

Par habitude monotone, elle prit le porche de gauche.

Le vent, en rafales, s'écartela sur les croix dressées des tombes. Il se regroupa. Balaya, l'allée la plus à l'ouest. Étienne de la Ferrière amorça sa montée. Dans les airs, les cris des mouettes tourbillonnantes. Dans le cimetière, leurs échos percutant les chapelles obscures, ajoutant à l'atmosphère sombre du lieu une tristesse pesante.

Elle longea les tombes. Encore très fleuries. La fête de la Toussaint datait de peu.

Parmi ceux qui gisaient là, elle se dit : « Il y a sûrement des âmes damnées qui n'ont aucune chance d'être accueillies auprès de l'Éternel. Et n'ont pas leur place ici ».

Celui qu'elle allait visiter – elle en était persuadée – ne pouvait être qu'auprès de Lui. Peut-être même plus près que les autres. Une vie exemplaire, sans mensonges ni tromperies – ou alors cachés – sans colères, ni vices. Une vie altruiste. Partagée entre Dieu, sa famille et les autres.

Étienne de la Ferrière, tous les deux jours, se pliait sur la tombe de son mari. Époussetait la pierre tombale. Changeait l'eau des fleurs. Renouvelait les

bougies votives épuisées du caveau. Et conversait avec lui. Un monologue rituel. Elle lui détaillait ses journées. Ses prières matinales quand il n'y avait pas l'office liturgique des Laudes. Puis ses tracasseries quotidiennes. Son manque qu'elle n'arrivait désespérément pas à combler. Elle le savait heureux, là où il était. Lui disait. Désormais délivré de tout. Proche du Seigneur. De là-haut, il veillait sur elle. Elle en était sûre. Cinq ans déjà. C'est si loin. Et si proche. Le temps se perd et nous égare. Dans ses longs mois de souffrances, de douleurs, elle l'avait accompagnée. Affectueusement, spirituellement. Avec une piété de dévote. Priant chaque soir au pied du lit où il reposait. Le nourrissant d'hosties et de prières. Vint cette triste soirée pour elle. Une délivrance attendue pour lui. Sa tête, appuyée sur l'oreiller, avait basculé lentement. Sur le côté droit. Jean-Guy de la Ferrière, quatre chapelets dans les mains, venait de rendre son âme à Dieu. C'était un mercredi. Jour de prière des Mystères Glorieux du rosaire.

Elle se signa. Trois fois. Marmonna quelques bondieuseries. Rapide gémissement devant l'entrée du caveau. Il gisait là. Avec ses aïeux. Elle déverrouilla la porte en chêne percée par un judas en laiton poli, fixé par quatre gros clous du même métal.

Elle posa le pied sur la pierre du seuil de la porte. Devant elle, la petite salle mortuaire. Elle se courba. Pour y entrer. Un violent éclair lumineux traversa sa rétine, l'éblouit. La porte du caveau s'évanouit. Fondu au noir. Ses jambes plièrent. Étienne de la Ferrière

s'affaissa mollement sur les petits graviers de l'allée. Devant le caveau familial. Ouvert. Un agressif coup de pied lui brisa deux côtes. Elle perdit complètement connaissance.

Puis ce fut le néant.

2

Hôpital de Saint-Malo, vendredi 2 décembre 2022

- Madame... Ça va aller... Ça va aller, répétait doucement une infirmière en tapotant la main de la patiente sous assistance respiratoire. Perfusée, elle venait d'ouvrir les yeux. Un monitoring surveillait ses signes vitaux. Une fréquence cardiaque faible. Mais régulière.

Hébétée, la patiente lança à trois reprises un regard circulaire. Elle se trouvait dans une chambre d'hôpital. Elle venait de l'assimiler. Son regard se tourna vers l'infirmière. Elle essaya de remuer. Mais s'immobilisa immédiatement aux fortes douleurs provoquées par ce premier mouvement.

L'infirmière maintenait toujours sa main.

- Ne bougez pas, restez tranquille.

Des conseils rassurants. Mais bien inutiles. La tête

entièrement recouverte d'un bandage laissait apparaître des yeux d'un bleu intense, la moitié d'un nez relié à l'assistance respiratoire, des lèvres tuméfiées. Une partie du torse bloquée par les nombreuses bandes d'un strapping. Sous un large sparadrap, à hauteur de l'aine, d'un fin tuyau translucide s'écoulaient, dans une infinie lenteur, de minces filets brunâtres. Une jambe était suspendue, immobilisée. Un bras était plâtré.

Étiennette de la Ferrière avait - par miracle - survécu à l'agression qu'elle avait subie dans le cimetière.

Dans un faible souffle.

- Depuis combien de temps, je suis ici ?

- Vous avez eu beaucoup de chance...

Sourire bienveillant de l'infirmière.

- Vous êtes là depuis sept jours.

Regard empli de questions à l'infirmière. Elle l'interpréta. Les explications suivirent.

- Tout ce que je peux vous dire, c'est que vous êtes arrivée en hélicoptère en état d'urgence absolue. Vous souvenez-vous où vous étiez quand cela vous est arrivé ?

Infime oscillation de la tête à l'infirmière. Étiennette de la Ferrière ne se souvenait de rien.

Dans le couloir, lumières froides, odeurs aseptisées, murs nus bleu pâle. Deux inspecteurs de la PJ de Saint-Malo patientaient. Ils venaient d'être prévenus. La femme agressée dans le cimetière était sortie du coma

artificiel dans lequel elle avait été plongée.

3

Dijon, le 9 juillet 1980

Devant lui, une jupe courte en coton, aux motifs fleuris. Elle oscillait harmonieusement au déhanché des pas d'une jeune fille. Sous un T-shirt moult, des petits seins fermes. Cheveux blonds, coupe au carré, front balayé par une mèche, visage angélique aux grands yeux noirs, lèvres appuyées d'un rouge grenat, Emma, deux cabas à la main, ne pouvait imaginer, ni savoir. Depuis quelques jours, un jeune homme observait ses moindres faits et gestes. Et la pistait.

Emma chercha l'ombre des immeubles de la rue de la Liberté, écrasée de soleil. Elle se dirigea vers la place Darcy. Elle venait de décider, en cette journée torride de l'été - le thermomètre avait franchi les 30° - de se poser quelques instants sur la terrasse d'une brasserie, face à la porte Guillaume, à l'angle de la rue de la Poste. Pour prendre une boisson rafraîchissante. Du temps devant elle ? Elle en avait. Le bus pour Talant ne passerait pas avant une heure.

Elle pressait méticuleusement une rondelle de citron au-dessus des glaçons animés par la valse des bulles effervescentes du Perrier, quand, arrivé silencieusement, il se tint devant sa table. Elle leva les yeux. Lentement.

Sourire charmeur, cheveux bruns ondulés mi-long, yeux d'un bleu intense, teint halé, chemisette blanche entrouverte. Sur sa poitrine, un médaillon. Avec en son centre une croix incrustée de délicates pierres turquoises retenue par une fine chaînette en or. Un jean délavé et des baskets complétaient sa tenue.

Patiemment, il attendait une chose d'Emma. Il la sentait prête à lui donner. Son charme désinvolte, savamment et méticuleusement étudié, il en connaissait toute la puissance et l'efficacité. C'était à Emma de venir à lui. Et non l'inverse.

La proie est plus facile à dompter si c'est elle qui fait le premier pas. D'entrée en faiblesse affective, elle rend la domination plus malléable. Moins suspicieuse.

Emma esquissa un sourire. D'abord timide, il s'élargit jusqu'à plisser ses grands yeux noirs. Sa lèvre supérieure s'avança, puis lâcha un souffle. Sur son front, une mèche se souleva légèrement. Inconsciemment, son cerveau leva toute forme de méfiance, de réticence, mit en sommeil son discernement et emprisonna, avant qu'elles ne surgissent, de possibles - et mauvaises - arrières-pensées.

Le bel Adonis venait de faire succomber Aphrodite.

Le demi-dieu, insolent de beauté, devant elle, ne pouvait être qu'une belle personne à ses yeux.

Sourire étudié.

- Je peux ?

Sûr de la réponse, il désigna de la main la chaise en face d'Emma.

Bouche légèrement entrouverte.

- Oui.

Le temps d'une chorégraphie charmeuse, il s'assit. Observa le verre d'Emma. Fit signe au garçon de café. Lui commanda la même chose.

Regard appuyé.

- Asaël, et toi ?

Sourire détendu

- Emma.

Yeux brillants de curiosité

- C'est la première fois que j'entends ce prénom.

Elle le regardait.

Il n'était pas rare que des garçons s'intéressent à elle. Très jolie, avec une fraîcheur naïve naturelle. Corps longiligne, d'un mètre soixante-cinq, qu'elle ne perchait jamais sur des talons. Des chaussures plates la contentaient. Elles lui conféraient une démarche naturellement féline. Ajoutaient une touche séductrice à l'authenticité de son port élégant.

Agoucher n'était pas dans son état d'esprit. Elle avait

l'âge des premiers émois. Des premières envies. Des premiers baisers et premières caresses. Seize ans et demi de grâce naturelle et d'innocence. On lui en attribuait deux de plus. Facilement. Quelques « amoureux », comme elle se plaisait à les nommer, mais jamais de rapports sexuels.

Acariâtre, bigote et luciférienne, sa mère, teigne sombre et rigide, ne manquait jamais de la gifler quand l'occasion se présentait.

- Méfie-toi des garçons trop entreprenants, lui répétait-elle sans cesse.

Et ajoutait invariablement.

- Les plus sournois. Les plus dangereux.

Depuis huit ans, la pilule contraceptive était remboursée par la sécurité sociale. Dans les familles, on en parlait peu. Surtout pas dans la sienne. Sur la contraception, le choix du silence pour l'église conservatrice. Elle encourageait les femmes à la fécondité. Un enfant, un don de Dieu, prônait-elle. En opposition, le planning familial. Lui multipliait ses actions d'information sur la sexualité. D'un côté, les tueurs et les assassins d'enfants. De l'autre, la loi Neuwirth avec la prescription légalisée et libre de la pilule. Et le combat de Simone Veil. Donner aux femmes le choix de la maternité, ou pas.

Asaël avait longuement étudié Emma. Il décelait dans son comportement ses petites faiblesses et failles. Autant de portes d'entrée dans son psychisme. Pour la

fragiliser. Flatteries habiles sur sa beauté, son charme, sa façon de parler, de sourire, de rire. Des questions anodines, en apparence. Elle lui apportait des réponses. Il lui témoignait d'un vif intérêt. Au fil des minutes, Emma se livrait. Sans crainte et sans suspicion. Ses études ? Elle y avait mis fin. Pour s'émanciper de sa famille. Surtout de sa mère. Son père ? Un homme rigoureux, mais juste, catholique pratiquant, avec des principes, lui distillait parfois de la tendresse. Mais trop protecteur, trop vieux jeu à ses yeux. La société s'émancipait. À grande vitesse. Pas de temps à perdre. Emma ne rêvait que de s'échapper de ce carcan familial oppressant. Dehors, soufflait un vent de liberté. Et d'insouciance. La peine de mort ? Abolie depuis deux ans. Le travail ? Il ne manquait pas.

Chagrin d'Amour chantait « *Chacun fait, fait, fait, C'qui lui plaît, plaît, plaît...* » et Images matraquait, « *Rue déserte, dernière cigarette, plus rien ne bouge. Juste un bar qui éclaire le trottoir, d'un néon rouge...* »

La Gauche venait de prendre le pouvoir. Des années folles s'annonçaient. C'est ce qui se disait.

Devant Emma, tous les possibles. Elle l'avait compris. Ne pas passer à côté. En aucun cas. Cet avenir plein de promesses d'indépendance et d'enchantement lui tendait les bras. Et surtout, elle voulait le vivre intensément. Ne pas en perdre une miette.

Nouveau sourire.

- Aujourd'hui, je suis en repos, je reprends demain le travail. Je suis contente...

Elle marqua un temps d'arrêt.

- Qu'est-ce qui te rend si heureuse ?

Le froncement de son regard ne lui échappa pas. Il prit un air détaché.

- Désolé, ça ne me regarde pas.

Un revirement inattendu. Le léger doute chez Emma s'estompa. Après tout, elle ne le connaissait que depuis une demi-heure. Et s'apprêtait à lui dévoiler sa petite vie.

Son regard noir plongeait dans le sien. Pour se rassurer. Il était plus âgé qu'elle. De douze ans. Elle extirpa une cigarette blonde de son paquet de Craven A. Fit claquer le couvercle de son Zippo, l'alluma malicieusement. Tira une bouffée qu'elle inhala goulûment. Puis laissa s'échapper par petites saccades la fumée légèrement jaunie tout en proposant une cigarette à Asaël. Il refusa de la main.

Sûre d'elle, par cette attitude, elle chercha à lui prouver qu'elle était plus mûre que son âge. Que la différence avec le sien ne l'effrayait pas. Parce qu'elle n'avait pas envie de le décevoir. Prisonnière de son charme, son cœur s'accélérait quand son regard doux et rieur la transperçait. Et son cerveau lui commandait de ne pas faire d'erreur. Une nuée de papillons virevoltait à n'en plus finir dans son ventre en effervescence.

Elle n'avait qu'une envie. Pose ses lèvres sur les siennes.

Elle secoua la tête. Retour à la réalité. Une fierté non dissimulée s'afficha sur son visage.

- Ne le sois pas, je suis contente. Bientôt, j'aurai, enfin, je l'espère, mon petit appartement. J'ai déposé un dossier pour une location.

Surprise de circonstance.

- Je suppose que tu as hâte d'y habiter.

Le visage d'Emma s'illumina.

- Tu n'imagines même pas.

Avec une étonnante précision, elle lui décrit les futurs aménagements. Ceux qu'elle fera. Le mobilier, sa disposition, le décor qui ornera ses murs, la couleur des rideaux. Asaël visualisait au fur et à mesure le futur cocon où Emma projetait de vivre.

- Ce sera où ce paradis ?

- Tu connais la place du Bareuzai ?

- Oui. Un chouette quartier au cœur de la ville.

Geste de retenue.

- Attends. Pas si vite. Ce sera un peu plus loin dans le prolongement de la place, rue François Rudes. Au dernier étage d'un vieil immeuble. C'est sous les toits. Il y a des fenêtres mansardées. Mais c'est assez spacieux pour moi, lumineux et fonctionnel.

Elle lui décrocha un grand sourire.

- Et sans ascenseur.

Emma regarda sa montre. Elle attrapa ses cabas. Écrasa vivement sa deuxième cigarette. Jeta un œil sur le ticket de caisse et fouilla son sac à main pour payer sa consommation.

Un geste prompt la stoppa.

- Non, pas question, je te l'offre.

Elle se leva. Il lui attrapa le bras, se pencha vers elle.

Elle s'immobilisa. Son cœur s'accéléra. Un afflux de sang rosit ses joues.

Asaël posa ses lèvres sur les siennes.

Elle ferma les yeux. Remua légèrement les lèvres. Entrouvrit la bouche. Agita la langue. L'appel d'un vrai baiser. Il lui offrit en retour. Elle s'abandonna quelques instants à cette délicieuse communion.

Lentement, elle se détacha. Asaël lui effleura la joue et son doigt releva sa mèche sur son front.

Regard de désir travaillé.

- Je peux te revoir... Si tu le veux...

Elle s'éleva sur la pointe des pieds. Dans un souffle à l'oreille.

- Oui, demain soir, ici, à dix-huit heures trente ?

Euphorique, chavirée, Emma ne prêta pas attention à ses derniers mots.

« Je peux te revoir... Si tu le veux », lui avait-il dit. Ce n'était pas une question.

Et elle avait accepté.

Avec un sourire de satisfaction, il la regarda s'éloigner.

Une dizaine de mètres parcourus, elle se retourna. Lui n'avait pas bougé. Persuadé, qu'elle le ferait. Il décrocha un petit signe de la main. Elle lui souffla un baiser.

Asaël l'avait écouté. Surtout écouté. Il avait vite

compris. Emma venait de trouver en lui ce qu'elle ne trouvait pas chez les autres. Cela lui concédait une puissance inespérée avec laquelle il allait pouvoir la manipuler. En baissant sa garde, elle lui avait ouvert des passages intimes dans lesquels il allait pouvoir s'immiscer. Jusque dans les tréfonds et recoins de son subconscient. Il n'hésitera pas. Pour prendre possession de son âme.

Il y a des portes qu'il ne vaut mieux pas ouvrir.

Emma, elle, venait d'en pousser une.

4

Dans la forêt solognote, vendredi 3 mai 2019

Le long d'une bâtisse à la façade décrépite, il se déplaçait en claudiquant. Mais avec assurance et une surprenante souplesse. De petite taille, bancroche, trapu et râblé, des bras trop longs, des jambes arquées, une généreuse pilosité, la silhouette de son corps difforme s'apparentait à celle d'un arthropode à quatre pattes pourvu d'une force herculéenne.

Il afficha le code à roulette à quatre chiffres. Déverrouilla le cadenas qui maintenait la barre métallique fermant deux lourds volets en bois et les ouvrit.

La lumière matinale du jour inonda la pièce où flottait une odeur rance. Une silhouette grise, ramassée et rabougrie, allongée sur un lit aux draps froissés et sales, adossée au mur de gauche, remua légèrement. L'irruption de la lumière lui fit cligner des yeux. Elle se redressa. Pivota et posa les pieds sur le sol taché et zébré. Un bruit métallique l'accompagna. Un anneau de

fer, relié à une chaîne, entravait sa cheville droite. À l'autre extrémité de la chaîne, un anneau plus petit coulissait dans un câble d'acier qui courait le long du mur du fond, sous la fenêtre. Le câble était scellé de chaque côté dans le mur de droite et de gauche.

Un plateau dans une main, de l'autre, il déverrouilla la serrure d'une lourde porte métallique et pénétra dans la pièce.

- Tarente, il me faut un ciseau, s'il te plaît.

- Ne m'appelle pas Tarente.

- Je t'ai toujours appelé comme ça.

La silhouette grise réitéra sa demande de ciseau.

- Pas question que je te donne un ciseau.

- Je n'arrive même plus à les laver, il faut que je les raccourcisse.

- N'insiste pas, tu n'auras pas de ciseaux.

- Et pourquoi ?

- Parce que je ne peux pas te faire confiance.

- Alors tu n'as qu'à me les couper... Tarente, insista-t-elle.

La main levée, il s'approcha d'elle pour la frapper. Elle le fixa.

- Tu ne le feras pas.

- N'en sois pas si sûre.

Tremblant de rage, il la foudroya du regard et lâcha le plateau.

- Tu es contente, regardes ce que tu me fais faire.

- Tu ne me frapperas pas, parce que tu as besoin de moi. Tu as encore besoin de ta mère. Et moi, je n'ai plus besoin de toi.

Il marqua un silence, recula, la regarda et éclata d'un rire hystérique.

- Tu te trompes, moi non plus, je n'ai plus besoin de toi. Et il y a bien longtemps déjà. Besoin de ma mère ? Quelle mère ? Tu ne m'as jamais aimé. Tu es incapable d'aimer. Tu es sèche, vide. Tu n'es qu'une vieille peau fripée, dénuée de tout sentiment. Une boule de haine. Je me demande depuis toujours comment tu as pu faire pour me mettre au monde.

- Alors pourquoi tu me gardes en vie, ici, prisonnière.

Nouvel éclat de rire.

- Parce que je te prépare une surprise.

Horia le regarda, avec le même regard de répulsion qu'elle avait toujours eu.

- Il y a longtemps, que j'aurais dû te tuer.

- Arrête tes lamentations, il y a bien longtemps que je suis mort à tes yeux.

Tarente se baissa. Récupéra les débris du bol de café, piétina la tartine de pain avant de la ramasser et la posa sur le plateau.

- Si tu veux ton café, tu n'as qu'à essuyer et sucer l'éponge.

Il quitta la pièce sans se retourner. Et referma la lourde porte en fer à double tour.

Horia savait. Elle ne le reverrait pas avant midi. Il lui faisait trois visites quotidiennes. À l'heure des repas. Et il était rare qu'il ne respecte pas cette habitude